Lectures

Qu’on me permette de commencer par un fait personnel. Je reçus l’ouvrage de Robert Mallet avec cette dédicace : « À Renée Lang, en espérant qu’elle discernera à travers “Une mort ambiguë” le désir – pour l’auteur – d’atteindre à une vie qui trouve son unité. » C’est clair. Robert Mallet ne pouvait se contenter d’être le présentateur de correspondances – fussent-elles celles de Gide, de Claudel, de Jammes, de Suarès, de Valéry – ou l’agent provocateur de Léautaud à la radio. Du reste, les lecteurs de ses poèmes le savaient depuis longtemps. (Nommons au moins, en passant, son petit recueil « Amour, mot de passe », publié par Pierre Seghers.) Il est vrai que ses grands aînés ont trouvé en lui un témoin et un historiographe remarquable – sensible et adroit à l’extrême, aussi scrupuleux que compréhensif, aussi stimulateur que respectueux ; mais leur expérience, leur exemple, leurs enseignements ont suscité en lui un prolongement qui n’est que la réponse à sa propre conscience. Profondément responsable en tant qu’homme envers l’humanité, « obstiné à vouloir donner à (sa) vie un sens qui ne fût pas que celui de son cheminement charnel ». Robert Mallet, dans son nouvel ouvrage, élabore à travers les opinions, les agissements, les morts des grands écrivains qu’il a connus une mise au point de sa pensée devant les problèmes spirituels et temporels de notre époque.

Le titre du livre se rapporte, bien entendu, à André Gide. Mort ambiguë, vie ambiguë, héritage ambigu... Les dernières paroles de ce protée – « C’est toujours la lutte entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l’est pas » – ajoutent à notre perplexité, permettant à chacun, croyant ou agnostique, de les interpréter, non toutefois sans un léger embarras, selon sa pente. L’absence de toute disposition pour ses

funérailles laissa à ses héritiers le soin
délicat de décider de ses dernières volontés,
ce qui entraîna une double et contradictoire cérémonie
: mort païenne à Paris, obsèques religieuses à
Cuverville. Mais Robert Mallet, qui a vécu de longues heures
dans l'intimité du vieil écrivain, se refuse à
donner un sens négatif à cette ambiguïté.
Face à la certitude opaque et obstinée de Claudel, face
au ricanement négateur de Léautaud, c'est vers le
doute perméable et mobile de Gide, générateur de
liberté, qu'il penche. L'ouvrage contient des portraits
admirables de ces trois hommes, des instantanés et des
dialogues qui, mieux que des peintures méticuleuses, éclairent
et pénètrent l'essentiel de leurs caractères
et de leurs messages. Il comprend certaines descriptions, comme
celles des funérailles normandes de Gide ou, plus loin, la
visite de Léautaud, en compagnie de Mallet, au cimetière
de Cuverville, qui sont d'une précision documentaire, d'une
force d'évocation et d'une netteté d'écriture
inoubliables. Il offre des aperçus hardis, serrés de
Valéry, Mauriac, voire de Jouhandeau et d'autres.

Cependant, bien que cette longue
part de témoignage constitue désormais un document
quasi indispensable à notre connaissance des plus ou moins
grands « chefs de file », l'essai de Robert Mallet est
en premier et dernier lieu l'ouvrage d'un moraliste. Désirant
transmuer le « peut-être » de Gide en un «
peut être » et proposant « l'idéal de
progrès poussé à son point de perfection dans le
secret de l'individu, non pas comme un pis-aller mais comme le seul
moyen de satisfaire la soif d'absolu de l'homme au cours de son
existence », l'auteur espère en une cité future
où le « oui » de Claudel, le « non »
de Léautaud et le « peut-être » de Gide
puissent cohabiter : « La dictature est un monologue. Le
dialogue y conduit. Seule la trilogie préserve partiellement
la liberté d'expression. »

Renée Lang

Post-scriptum sur le même ouvrage

Il ne fait aucun doute que Robert Mallet s'est honnêtement efforcé de nous donner dans son livre le graphique le plus exact possible de ses observations sur la personne de Gide et des réflexions qu'elle lui a inspirées, et c'est pourquoi je ne puis être que doublement reconnaissant à notre amie Mme Renée Lang, éminente spécialiste des études gidiennes, d'avoir rédigé pour nous l'analyse que l'on vient de lire. Qu'elle m'excuse si, toutefois, j'ose m'inscrire en faux contre l'« embarras » où Gide nous aurait laissés quant à sa pensée dernière. Même en admettant que les derniers mots qu'il a prononcés justifient les commentaires où se sont jetés les croyants, et qu'il se soit vraiment agi d'une mort ambiguë, qu'est-ce que cela prouve ? (Au reste, les croyants se sont ici trop complaisamment laissés aller à interpréter dans leur sens des paroles que la pensée adulte de Gide commanderait au contraire de ne considérer que comme une observation psychologique d'un esprit conscient jusqu'au bout – ou plus gidiennement encore, comme une observation physiologique sur l'opposition entre le vouloir-encore-vivre (le non raisonnable) de la machine, et le raisonnable d'en finir…) C'est par une survivance des mœurs « chrétiennes » que certains, fussent-ils incroyants – dans le cas de Mallet, c'est moins simple : il doute de son doute – attachent tant d'importance aux jours ultimes d'une vie. Le Gide tranquillement détaché de la foi tel que l'ont défini tant de pages sans ambiguïté est autrement générateur de liberté que les hésitations – à mon avis imaginaires – que l'on a voulu prêter à ses derniers instants. Au risque de paraître, par fidélité plus profonde à son constant effort de libération, peu « gidiennement » nuancé, je n'hésiterai pas à écrire – car la question dépasse Gide tout comme il avait su se

dépasser lui-même – que la vérité de
l'exemple gidien réside dans le vrai Gide, celui qui, si
douloureusement écartelé qu'il ait pu être en
tant de domaines, osa toujours se choisir.

J. P. S.